

Correspondance : lettre de Lorenzo-Marques de M. le missionnaire Paul Berthoud

Autor(en): **Berthoud, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **14 (1893)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A peine Maistre était-il campé au pied du village de Gako qu'il reçoit la visite d'un noir de petite taille, d'apparence svelte malgré les amples vêtements qui le couvrent, aux traits fins, aux yeux vifs et intelligents. Les quatre ou cinq personnes de sa suite sont également vêtues, alors que les indigènes de Gako ont pour unique vêtement le tablier de cuir caractéristique du costume des hommes de cette région. Ce personnage salué en excellent arabe et dit se nommer Saïd, être musulman et Baghir-mien.

(A suivre).

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marques de M. le missionnaire Paul Berthoud.

16 Mars 1893.

Cher Monsieur,

Vous vous attendez à ce que ma lettre soit, comme d'ordinaire, datée de Lorenzo-Marques; et vraiment on peut en principe la considérer telle, car je l'avais commencée en esprit avant de quitter la maison. La presse de la besogne m'a seule empêché de réaliser mon intention de vous écrire jusqu'à présent. D'ailleurs, dans peu de jours je serai rentré, et ici même je ne suis pas bien loin de Lorenzo-Marques.

Ayant trois semaines de vacances, j'ai voulu visiter les confins du Transvaal en vue d'y chercher un sanitarium, qui fût facile à atteindre de nos stations missionnaires. Je ne puis pas dire que j'aie tout à fait trouvé ce qu'il nous faut. Ce pays est pourtant tout en montagnes, et la ferme d'où je vous écris est à une altitude de 1000 mètres. Malgré cela, et bien qu'à 200 kilomètres de la côte, l'air n'est pas exempt de malaria, et le soleil ardent darde parfois des rayons qui sont plus dangereux que salutaires.

De fait la saison est très mauvaise. C'est une année de fièvre dont les tristes souvenirs ne s'effaceront pas des esprits. Depuis quelques semaines on ne parle partout que des déluges de pluie, des nombreux malades de la fièvre, et des morts fréquentes qu'elle occasionne. C'est une saison néfaste, en complet contraste avec l'été précédent.

En effet, de septembre 1891 à septembre 1892, toute l'Afrique australe avait souffert d'une sécheresse désastreuse, qui avait amené une disette touchant à la famine. Il était tombé fort peu de pluie en été, et pour ainsi dire pas une goutte les six mois suivants. En juillet le froid avait été très vif. Au point de vue sanitaire, ce fut une année excellente, signalée par le nombre très restreint des cas de fièvre et d'autres maladies.

Ainsi en est-il dans ces pays à fièvre paludéenne, les conditions sanitaires vont en sens inverse des conditions favorables à l'agriculture. L'été que nous traversons donnera de riches récoltes, et il restera célèbre par les fièvres qu'il a engendrées, comme aussi par les déluges dont il nous a inondés.

Quelques chiffres rendront la chose plus claire.

La saison commence à l'équinoxe de septembre : c'est alors qu'Eole et Notus se concertent et décident qui donnera le plus, les vents ou les pluies. Le mois de novembre, qui a été très pluvieux, nous a dévoilé leur secret : les trois derniers mois de 1892 ont donné ensemble 267 millim. de pluie, pas loin d'un demi-mètre. Ensuite on marche crescendo. Il est tombé de nouveau près d'un demi-mètre de pluie pendant les trois premières semaines de janvier (ou, pour le mois, exactement 494,9 millim.). Puis est venue une série de jours de beau temps. J'oubliais de dire que déjà le 20 janvier les marais étaient remplis, et même tous les bas-fonds étaient inondés, formant partout de vastes lacs. C'était la première fois que je voyais ce phénomène, depuis six ans que j'habite à la côte.

Le 11 février marque une date : c'est le premier des quatre jours avant le déluge. Avant l'aube, la chaîne des Drakensberg fut assaillie par des orages et des pluies torrentielles : en quelques heures, des rivières d'un mètre d'eau grossirent, enflèrent jusqu'à dix mètres. A Lorenzo-Marques la pluie commença à 11 h. du matin, sans orage, mais par torrents. Elle cessa le 14 à 11 h. du matin ; et, durant ces trois fois vingt-quatre heures, il en tomba 478 millim. Si l'on y ajoute la pluie de l'orage du 9, cela fait un total de 501,3 millim., mesurés à mon pluviomètre, à Lorenzo-Marques.

Vous pouvez deviner les inondations et les dégâts qu'une telle pluie a dû produire. Déjà le 11 février on voyait sur les rivières, par exemple sur la rivière Kaap, qui passe à Barberton, sur le haut Nkomati, qui est plus au sud, — une énorme masse d'eau, présentant un front, comme un mur incliné, de 3 ou 4 mètres de hauteur, qui se précipitait dans la vallée, inondant les berges, déracinant les arbres, et balayant tout sur son passage. Tous les bateaux disparurent ; même les bacs amarrés à des cables d'acier furent emportés et les cables rompus. Pendant la nuit suivante, la vague, descendant le Nkomati, arriva au chemin de fer, avant la gorge, dans les monts Lebombo, là où se trouve le magnifique pont de la ligne néerlandaise. Ce pont a une longueur de 150 mètres ; ses sept travées sont portées par d'énormes piles, dont toutes les pierres, bien taillées, ont été apportées d'Europe. Le fleuve enflé fut loin d'atteindre le tablier du pont ; j'ai constaté de mes yeux qu'il s'en fallait encore de 3 ou 4 mètres. Le pont tint bon ; mais les talus d'approche furent rongés et emportés, les rails demeurant suspendus dans les airs. Dès lors la circulation des trains dut être interrompue.

Qu'est-ce que cela cependant, comparé aux dommages qu'a soufferts la ligne portugaise ? Entre Lorenzo Marques et le 27^e kilomètre, les ponts ont été abimés, et tout le fond de la ligne étant sur le sable a été raviné et emporté. Cette contrée n'est qu'une vaste plaine marécageuse, où ce demi-mètre de pluie a dû former une nappe liquide incommensurable. La ligne ferrée lui a servi de canal d'écoulement, rivière improvisée qui rongea son lit à mesure. Il y avait bien des fossés protecteurs aux deux côtés de la voie ; mais comment auraient-ils pu suffire par un déluge semblable ? Il est certain qu'une faute très grave a été commise par le constructeur de cette ligne. Il a creusé le terrain, parfois jusqu'à un ou deux mètres, pour poser

la voie, tandis qu'il aurait dû exhausser celle-ci, la mettre un demi-mètre *au-dessus* du niveau de la plaine marécageuse. S'il avait fait cela, l'inondation aurait causé peu de dommages à la voie. C'est maintenant un travail à refaire, au moins sur treize kilomètres de longueur.

Dès que la pluie eut cessé, M. Araujo, directeur des travaux publics à Lorenzo Marques, se hâta de commencer les réparations. Il mena ce travail avec un zèle et un sens pratique dignes d'éloge. Au bout d'une semaine déjà, il rétablissait le service des voyageurs et de la poste; et deux semaines plus tard, les trains de marchandises circulaient de nouveau.

Après ces pluies torrentielles, accumulées sur quelques jours, jugez combien le sol doit être détrempé; il est saturé d'humidité jusqu'à une grande profondeur. Or les pluies précédentes avaient déjà donné un élan considérable à la végétation, ainsi la terre est couverte d'une herbe haute et serrée qui entrave l'évaporation. Survient là-dessus le brûlant soleil d'été, qui jour après jour chauffe ce limon comme une étuve. Je crois qu'il n'en faut pas davantage, pas même tant que cela, pour donner naissance à la malaria; c'est à profusion que les miasmes paludéens doivent germer, non seulement dans les marécages, leur habitation naturelle, mais jusque sur les pentes rapides des montagnes où je me trouve aujourd'hui. Il y a des moments où on le sent, où l'on respire comme une vapeur moisie qui monte du sol, et c'est surtout le cas si le soleil est très ardent, et quand il n'y a pas de vent.

Pour le dire en passant, j'ai beaucoup entendu parler de l'hypothèse qui voit les courants aériens transporter les miasmes à de grandes distances, et porter la fièvre dans des localités autrement indemnes. Je n'y crois pas du tout. Voilà quinze ans que j'y réfléchis, voyageant dans des contrées chaudes, plus ou moins malariennes. En réalité le vent détruit la malaria. Il peut sans doute transporter des miasmes, surtout le soir; mais je suis persuadé qu'il ne les mène pas loin; il est probable que l'oxygène de l'atmosphère les consume. Un sol détrempé, un soleil ardent, une certaine moyenne de température, voilà, je crois, tous les éléments nécessaires à la production de la malaria.

Aussi les vallons de cette contrée en sont remplis, et tout le monde est malade de la fièvre. A Barberton, qui est à 40 kilomètres d'ici, le quart de la population est au lit avec la fièvre. L'autre jour, un marchand qui passait m'a dit que ses six ou huit employés sont tous malades. Il en est de même des gens qui travaillent au chemin de fer. J'ai eu aussi ma nuit de fièvre, et je prends de la quinine pour l'empêcher de revenir. Il y a eu un certain nombre de morts. J'ai vu ici un fort garçonnet de 3 ans emporté en 40 heures. On dit pourtant que les cas très graves sont rares. Plusieurs sont morts, faute de soins ou de secours appropriés. Quand les uns se remettent de la fièvre, c'est au tour des autres de se mettre au lit. Voici ce qu'en dit le dernier journal reçu de Barberton: « Après avoir joui d'un répit de six « années, le district a été violemment réveillé de sa sécurité illusoire par l'irrup- « tion de cette épidémie de fièvre. Quand on voit quatre à six membres d'une famille « malades en même temps, on ne peut pas douter que l'épidémie ne soit très étendue. » Le journal a dit aussi que l'hôpital avait eu seulement 16 malades en 1892, de

janvier à mars, tandis que cette année, dans la période correspondante, il en a admis 60, et que beaucoup d'autres ont dû être renvoyés faute de place.

Chaque année il y a de nombreux cas de fièvre à Lorenzo Marques; mais il va sans dire qu'ils sont deux fois plus fréquents cette saison-ci. D'après les rapports officiels, la mortalité en janvier 1893 a dépassé celle de janvier 1892 à raison de 30 %; et on a tout lieu de croire que cette différence ira en augmentant.

Il n'y a guère d'autres nouvelles intéressantes à vous communiquer, si ce n'est la mise en vigueur d'un nouveau tarif de douanes, qui élève les droits d'entrée d'une façon exorbitante. Cette colonie ne produit rien du tout. La viande est le seul aliment qu'elle fournisse, et pas même en suffisance pour sa propre consommation. *Tout* le reste nous vient du dehors, sous la forme de conserves. Nous vivons de lait suisse, de fromage suisse, de légumes français, de confitures anglaises, de farine australienne, de sucre mauricien, de café américain, etc., et ainsi de suite. Or le nouveau tarif impose toutes ces denrées de droits énormes : On pèse les caisses de conserves, et sur ce poids brut on exige cinquante-cinq centimes (100 réis) par kilo. Outre cela, il y a encore un certain droit sur la valeur. Ce nouveau tarif est une mesure absurde, inconcevable, qui va renchérir beaucoup la vie et augmenter les embarras de la place, où les affaires vont déjà mal. Le directeur des douanes lui-même déplore la chose. Comment le gouvernement de Lisbonne a-t-il pu être entraîné dans une faute pareille ? On l'explique en disant qu'il a subi l'influence d'un certain monde poursuivant des intérêts particuliers. Il faut bien que tel soit le cas. Au premier moment j'avais cru à un mouvement protectionniste, parce que les marchandises importées du Portugal ne paient qu'un dixième des droits du tarif; mais on m'a fait observer que le Portugal n'avait rien à « protéger », vu qu'il ne produit pas assez. En effet, c'est de tout temps que les produits du Portugal sont quasi exonérés; néanmoins, à part les vins, le Portugal ne nous envoie presque rien du tout, et ce petit rien est mis à des prix surfaits, je ne sais pourquoi. On continuera donc à aller dans d'autres pays chercher les objets d'importation; mais il faudra les payer beaucoup plus cher. Jusqu'à présent nous pouvions acheter le lait condensé, Nestlé ou autre, à raison de 1 fr. 60 le kilo; cela fera maintenant plus de 2 fr., et le reste à l'avenant.

Je n'ai pas, vous disais-je en commençant, trouvé le sanitarium que je cherchais. La raison en est que j'ai voulu le chercher dans les abords du chemin de fer, et que celui-ci n'a pas encore atteint le haut plateau. La chaîne des Drakensberg est encore assez éloignée, à l'ouest; et c'est après elle seulement que le haut plateau commence, soit à 100 kilomètres d'ici, environ. Cette ferme est située sur la grande route de Barberton à la mer, à une douzaine de kilomètres de la station de *Krokodil Poort*. La station de Nelspruit est à 22 kilomètres plus à l'ouest, mais dans un endroit malsain. On ouvre ces jours-ci la section suivante, jusqu'à *Alkmar*, à 16 kilomètres au-delà de Nelspruit. C'est encore quelque 70 kilomètres plus loin, que la ligne devra escalader les hautes montagnes.

Barberton, laissée en-dehors du tracé, n'a pas eu de repos jusqu'à ce qu'elle eût obtenu de faire construire un embranchement à son intention. On dit que les travaux commenceront le mois prochain et doivent être achevés au bout d'un an. Cette ligne ne

suivra pas la vallée d'où je vous ai écrit. C'est bien le plus court chemin ; mais la contrée est si montueuse, si tourmentée, qu'on a jugé plus avantageux de construire la ligne parallèle qui est plus à l'est.

La ligne de la Silati Railway Company est réellement commencée, je l'ai vue de mes yeux. Le nivellement et les terrassements sont faits sur une longueur de quelques kilomètres ; et les premiers 300 mètres de rails sont posés. Ils partent de *Komati Poort*, la première station sur la ligne néerlandaise, après la jonction avec la ligne portugaise. Le directeur des travaux du Silati Railway m'a dit que la mauvaise saison sèche commencera, environ dans un mois, il espère donner une vigoureuse impulsion à la construction de la ligne. Il faudra, pense-t-il, trois ou quatre ans pour achever celle-ci.

PAUL BERTHOUD.

BIBLIOGRAPHIE ¹

F. Hermann Kruger et Maurice Borel. CARTE MURALE DES MISSIONS DE L'AFRIQUE ; $\frac{1}{3\,000\,000}$. Paris (Société des Missions évangéliques), 1891, fr. 8. Voilà une carte très claire, très belle de couleurs, qui fait honneur à l'Institut qui l'a dressée. Le fond en a été établi sur la base hypsométrique, c'est-à-dire que les plaines, les plateaux et les régions élevées sont indiquées par des teintes brunes de force différente. Les frontières politiques sont marquées en rouge ; des noms écrits de cette couleur servent à désigner les races auxquelles appartiennent les populations. Ainsi, au milieu de peuples, tels que les Barotsé, les Machikouloumbé, les Matébélé, on voit en rouge le nom de *Bantou*. Les mots de Semites, Berbers, Nègres, Foula, etc., répétés un certain nombre de fois, parsèment ainsi le continent et permettent au lecteur de se retrouver au milieu de la multitude des peuples ; c'est une heureuse innovation. Tous les noms, aussi bien ceux en rouge que ceux en noir, sont d'une lisibilité parfaite.

La carte est au courant des plus récentes explorations ; grâce à sa grande échelle, elle peut porter tous les détails sans jamais paraître confuse. Toutes les stations missionnaires de l'Afrique sont marquées au moyen de lettres en noir qui correspondent à une liste des abréviations indiquées dans un carton. D'après ce tableau, 44 sociétés de missions sont à l'œuvre en Afrique ; il est évident que cette multiplicité même empêchait biens des gens de suivre en connaissance de cause le mouvement missionnaire africain ; aussi cette carte qui les oriente sera-t-elle accueillie avec faveur par tous ceux qui s'occupent de cette œuvre grandiose.

¹ On peut se procurer à la librairie Georg & Co, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.